

« Pueblo », du bout des damnés de la terre

Après « Discours à la Nation » et « Laïka », Ascanio Celestini et David Murgia confirment l'alliance magique de leur univers avec ce voyage hallucinant dans les bas-fonds, où même la soupe lyophilisée prend des allures de potion vertueuse.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

L'avantage, c'est que l'on n'est pas dépaycé. Fréquenter un spectacle d'Ascanio Celestini et David Murgia, c'est traverser encore et toujours le même quartier. Ces abords désenchantés d'un supermarché, ces rues peuplées d'êtres à la marge, invisibles, entre la clocharde qui squatte une cabine de vigile désaffectée et le manutentionnaire africain qui s'esquinte dans le grand entrepôt voisin, tout nous semble familier depuis notre

dernière visite, à l'occasion de *Laïka*, précédent spectacle du duo gagnant.

Même le guide n'a pas changé : mi-vagabond, mi-messie, David Murgia est toujours flanqué de son apôtre Pierre pour remettre au goût du jour le sermon sur la montagne. Heureux ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de justice, ceux qui sont persécutés, car ils iront au paradis, aurait dit Jésus. Pas de promesse de l'au-delà ici, mais une même attention pour ceux que la société relègue au purgatoire. *Pueblo*, c'est un peu la version italienne des *Bas-fonds* de Gorki. Sous la plume d'Ascanio Celestini, cette virée auprès des laissés pour compte de notre société se teinte de réalisme magique. Aucun misérabilisme dans ce tableau de la précarité humaine. Au contraire, ironie et impertinence irriguent cette plongée auprès d'un peuple méprisé, broyé par un système impitoyable avec les plus vulnérables.

Alors oui, c'est l'histoire d'un jour de pluie, d'une caissière coincée entre un père fantôme et une mère qui ne la reconnaît plus, d'un enfant gitan qui fume, d'une gamine lassée de se ramasser des coups, d'êtres cassés qui claquent leurs maigres économies dans les machines à sous. Oui, c'est l'histoire de magasiniers écrasés sous leur clark, de sans-papiers expulsés, de tous ceux, sans nom, qui sont morts, au fond de la mer, avant même d'arriver dans nos contrées. Oui, c'est une traversée de ce que notre égoïsme collectif déverse chaque jour comme dégâts collatéraux dans les caniveaux, ces rigoles qui protègent les trottoirs et façades rutilantes d'un pays. Mais l'expédition n'est pas éprouvante pour au-



tant.

Pueblo creuse dans la misère humaine comme on charcute une hernie, mais avec d'heureux palliatifs pour faire passer la douleur. L'écriture bondissante d'Ascanio Celestini, le jeu halétant et désarmant de David Murgia, les digressions humoristiques (comme ces bonnes sœurs dévouées à un Dieu multiplicateur de culottes), les personnages truculents, l'accompagnement musical endiablé de Philippe Orivel : tout cela nous aimante à un spectacle

sur lequel il pleut, certes, mais de ces pluies qui vous lavent un bon coup. Heureux les spectateurs de *Pueblo*, car ils seront récompensés.

Du 23 au 26 septembre au Théâtre de Namur. Les 20 et 21 octobre à Mars (Mons). Le 23 octobre à Marche-en-Famenne. Du 5 au 9 janvier 2021 au Théâtre National (Bruxelles). Le 14 janvier à Verviers. Les 22 et 23 janvier au Festival de Liège. Le 27 avril à Wolubilis (Woluwe-Saint-Lambert).

Fréquenter un spectacle d'Ascanio Celestini et David Murgia (photo), c'est traverser encore et toujours le même quartier. © CÉLINE CHARIOT.

Décès de Frie Leysen, l'inlassable découvreuse

Première directrice du DeSingel à Anvers, fondatrice du KunstenFestivaldesArts, cette curieuse impénitente savait comme personne découvrir de nouveaux talents et fédérer des équipes. Elle a marqué le monde culturel à Anvers et à Bruxelles.

JEAN-MARIE WYNANTS

Frie Leysen, dont le décès a été annoncé ce mardi, était un des piliers de la culture en Belgique, ayant largement contribué aux rapprochements des artistes flamands et francophones, tout en ouvrant les scènes bruxelloises sur le monde.

Née à Hasselt le 21 février 1950, elle se passionne très tôt pour la culture. Après des études d'histoire de l'art à la KUL, elle mène des visites guidées aux musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, puis d'Anvers. Elle passe ensuite au troisième programme de la VRT puis devient, de 1976 à 1979, assistante à la programmation du Festival des Flandres.

En 1980, elle répond à une annonce du conservatoire d'Anvers cherchant quelqu'un pour gérer sa toute nouvelle salle. « Je leur ai dit clairement que des briques sans contenu, ça n'avait aucun intérêt », racontait-elle des années plus tard. On lui demande simplement de louer les salles mais elle ne veut pas se contenter d'un rôle de concierge. Avec l'argent des locations, elle commence une petite programmation propre qui prend très vite de l'ampleur. Les briques se trouvent rapidement un solide contenu. Le centre culturel DeSingel devient une scène d'importance internationale, accueillant Pina Bausch, Bob Wilson, Peter Brook, Ingmar Bergman mais



aussi les chorégraphes belges comme Anne Teresa De Keersmaecker ou Jan Fabre.

Esprit bouillonnant, toujours prête pour de nouvelles aventures, Frie Leysen quitte Anvers en 1991 pour lancer l'idée d'un festival bi-communautaire à Bruxelles. Une idée aussi risquée qu'enthousiasmante autour de laquelle elle fédère toute une équipe tout en faisant ricaner sceptiques et nationalistes. « Au départ, tout le monde nous disait : Vous êtes fous ! On est en Belgique », sourit-elle. Mais depuis toujours, Frie Leysen a su faire bouger les choses. Et les gens.

L'aventure « Kunsten »

Née dans une famille de 9 enfants, elle est la jumelle du comédien Johan Leysen. « Notre mère nous disait toujours qu'il n'y a pas que les valeurs matérielles dans la vie. Plus tard, elle l'a un peu regretté en voyant qu'on avait trop bien

retenu la leçon », nous confiait-elle en riant en 2002. Clope à la main, de sa voix rauque de fumeuse, elle racontait : « Après DeSingel, je voulais prendre une année sabbatique mais j'avais eu le tort de dire à quelqu'un que Bruxelles méritait un festival à sa mesure. » Elle se lance donc dans l'aventure.

En 1994, la première édition du KunstenFestivaldesArts a bel et bien lieu. Au mois de juin, en fin de saison théâtrale, cette nouvelle manifestation occupe une bonne partie des scènes de la capitale, flamandes ou francophones. Dénomination, programme, communication, tout est bilingue. On y découvre des compagnies flamandes dans les théâtres francophones et vice-versa.

Un focus sur la Chine permet aussi de faire connaissance avec de jeunes artistes novateurs et débordant d'idées. Tout n'est pas toujours parfait, certains spectacles sont fragiles mais Frie Leysen le revendique. « Plutôt que les spectacles chouettes mais creux, je préfère de plus en plus les spectacles pas bien finis, mais où l'on sent l'urgence des artistes de prendre la parole », expliquait-elle.

Durant douze ans, son enthousiasme, la justesse de son analyse et sa capacité à découvrir de nouveaux talents finiront par balayer toutes les objections. Chaque année, sitôt le Festival terminé, elle court le monde pour découvrir de nouvelles personnalités qui viendront se mêler, un mois par an, aux créateurs de chez nous.

Si certains la voyaient sûre d'elle, inébranlable, ses collaborateurs connaissaient une autre Frie Leysen, toujours ouverte au doute et au changement. « Elle est en constante déstabilisation par rapport à ses habitudes, même si ses certitudes sont inébranlables », racontait sa collaboratrice Claire Diez. « Une fois qu'elle a trouvé, elle est sûre d'elle. Mais avant, elle doute sans cesse, se remet constamment en question », confirmait Sophie Van Stratum qui travaillait avec elle depuis la première édition.

Rien à voir, donc, avec une superwoman de la culture faisant son marché entre deux avions. « Non, je suis très

lente », confirmait-elle. « J'ai envie de bien connaître l'artiste, de connaître sa façon de travailler et sa vision de l'art. Ça prend beaucoup de temps. »

L'intérêt pour l'« autre »

Louée et admirée par les autres directeurs de grands festivals à travers le monde, elle fit du Kunsten et de Bruxelles une plaque tournante de la création contemporaine où les programmeurs du monde entier venaient désormais découvrir les talents de demain. En 2006, elle quitte pour la deuxième fois une institution qu'elle a fondée et ne tarde pas à rebondir, prenant la tête du festival Theater der Welt en Allemagne puis du Berliner Festspiele et enfin des Wiener Festwochen. Dans le même temps, elle développe une série de projets en arts de la scène avec les pays du monde arabe.

Lorsqu'on s'étonnait d'une telle capacité à se renouveler, elle se contentait de rigoler, d'allumer une nouvelle clope et de se lancer dans une nouvelle discussion passionnée. « Je ne sais pas d'où ça vient mais je n'ai jamais aimé le renfermement, le repli sur soi », souriait-elle.

En 2008, elle résumait parfaitement elle-même son parcours et son moteur, lors d'un dialogue avec Bernard Focroulle publié dans *Le Soir* : « L'intérêt pour "l'autre" a effectivement toujours été un moteur de mon travail. J'ai toujours essayé d'ouvrir les portes et les fenêtres, et d'inviter des artistes d'au-delà de l'une ou l'autre des frontières : des artistes asiatiques aux côtés de metteurs en scène de théâtre et de chorégraphes de la Belgique francophone (...) Et cet intérêt va plus loin que le purement artistique. "L'autre", qu'il vienne du Japon ou de quelques kilomètres d'ici, est confrontant : il/elle te confronte avec tes petites et molles certitudes, te déstabilise dans tes certitudes toutes faites bien souvent encroûtées, ouvre tes horizons, déchire tes clichés en lambeaux et t'offre des façons de penser et des sensibilités alternatives. »

Et c'est aussi tout simplement drôle, intéressant, passionnant pour quelqu'un qui est un peu curieux. »

Notre mère nous disait toujours qu'il n'y a pas que les valeurs matérielles dans la vie. Plus tard, elle l'a un peu regretté...

”

Le Soir

07.10.2020

<https://plus.lesoir.be/329984/article/2020-10-07/la-saison-2020-2021-au-theatre-national-les-reprises-etoilees-ne-pas-manquer>

Accueil > Culture > [Scènes](#)

La saison 2020-2021 au Théâtre National: les reprises étoilées à ne pas manquer

Nos critiques dans leur intégralité.



« Pueblo ».

Le 7/10/2020 à 09:46

Très attendu : Conversation avec Angela Davis

Le Théâtre National nous gâte cette année encore avec de remarquables univers belges (Serge Aimé Coulibaly, Raoul Collectif, Françoise Bloch, Eline Schumacher, Vincent Hennebicq, Jean-Michel d'Hoop, David Murgia, La Brute) et internationaux (Joël Pommerat, Christiane Jatahy, Roger Bernat, etc.). Mais, au-delà des spectacles, l'institution crée aussi des rencontres d'exception. Ce sera le cas avec la venue d'Angela Davis, icône des droits civiques. La militante américaine dialoguera avec la jeunesse bruxelloise – adolescents et étudiants – à propos de l'engagement politique et social en 2020, qui résonne entre les continents et les générations.

Nos critiques des reprises

Contes et légendes * * *

Du 10 au 28 novembre

Joël Pommerat réussit un nouveau coup de maître. Une fable légèrement futuriste où le théâtre, l'enfance, le genre et les robots sont autant de constructions sociales. Il y est beaucoup question d'intelligence artificielle et pourtant, tout y est profondément humain. En incroyable prestidigitateur qu'il est, le metteur en scène brouille constamment les données. Qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui est faux ? Qui est garçon, qui est fille ?

Pueblo

Du 5 au 9 janvier 2021

Pueblo creuse dans la misère humaine comme on charcute une hernie, mais avec d'heureux palliatifs pour faire passer la douleur. L'écriture bondissante d'Ascanio Celestini, le jeu haletant et désarmant de David Murgia, les digressions humoristiques, les personnages truculents, l'accompagnement musical endiablé : tout cela nous aime dans un spectacle sur lequel il pleut, certes, mais de ces pluies qui vous lavent un bon coup.



Wakatt

Du 12 au 16 janvier

Accompagnés par le Magic Malik Orchestra, dix danseurs se démènent dans un monde aux allures post-apocalyptiques où l'on bascule rapidement vers un constat sans appel : « Putain ! On y est ! », lance l'un des danseurs. « Dans-la-mer-de!!! » Tensions, affrontements, courses sauvages se succèdent, s'entremêlent dans cette chorégraphie de Serge-Aimé Coulibaly. Chacun cherche une porte de sortie mais il n'y aura pas de happy end. Juste une humanité grouillante où tous tentent de trouver de nouvelles manières de vivre.



Le présent qui déborde

Du 30 janvier au 1er février

Christiane Jatahy fait le parallèle entre l' *Odyssée* d'Ulysse et celles d'hommes et de femmes d'aujourd'hui, obligés de quitter leur pays tout en rêvant d'y retourner. Tous sont comédiens, venus de Syrie, d'Afrique du Sud, du Brésil, de Palestine, de Grèce... Nous les découvrons sur grand écran, racontant leur vie ou jouant des extraits de l' *Odyssée* . Mais aussi dans la salle, non pas sur le plateau, mais dans les gradins à nos côtés. Une manière de rappeler que nous sommes tous dans le même bateau et que cette histoire d'exil et d'errance existe depuis la nuit des temps et ne risque pas de disparaître de sitôt.

Paying for it

Du 16 au 20 février

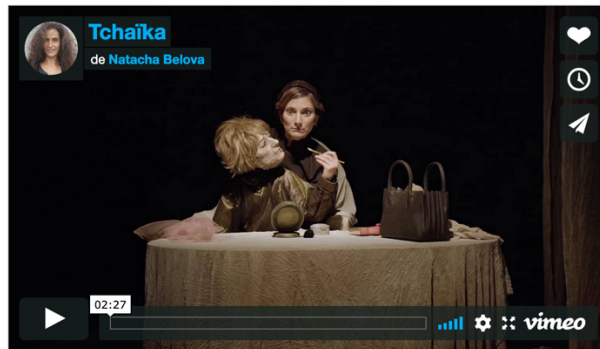
Après trois ans d'investigation, le collectif La Brute donne la parole aux travailleur(r)ses du sexe. Sans fard, le spectacle redonne une humanité à des êtres stigmatisés. Cette pièce en forme d'enquête sur l'histoire, les tabous, l'hypocrisie et les stigmates de la prostitution en Belgique aborde aussi la place du sexe et des femmes dans la société. Chercheuses, policiers, prostitué(e)s, écrivaines, artistes : tous soulèvent un voile salutaire et humaniste sur un sujet qui dérange.



Normal

Du 23 février au 6 mars

Elles sont trois, enfermées dans les sous-sols d'une administration, à trier, ranger et redonner vie aux objets oubliés. Oubliés comme ces trois femmes qui n'ont pas choisi d'être là mais qui y ont abouti suite aux aléas de la vie. Entre cirque, théâtre d'objets, clowns sans masques ni maquillage et univers onirique, *Normal* est un spectacle fragile mais plein de surprises sur tous ces invisibles, vivants ou inanimés, qui ne demandent qu'à retrouver une utilité.



Tchaïka

Du 20 avril au 1er mai

Auréolée de prix au Chili, cette troublante adaptation de la *Mouette* de Tchekhov se crée en français. La pièce de Natacha Belova et Tita Iacobelli tisse une mise en abîme infinie : une vieille actrice, au crépuscule de sa carrière, reprend du service sous la forme d'une marionnette, à taille humaine, qui n'est autre que le double vieilli de la comédienne qui la manipule. Une pièce démente sur les gouffres vertigineux de la vieillesse mais aussi du théâtre.

Le dernier salut

Du 5 au 15 mai

Mettant fin à leur résidence permanente au Théâtre National, Patrick Donnay, Alfredo Cañavate et Jean-Pierre Baudson fêtent leur retraite avec panache. Et vous convient à un safari urbain d'une poésie punk pour rendre hommage à leur métier de comédien. Casque sur les oreilles, vous arpentez avec eux les rues. Ils déclament du Stig Dagerman, slament du Corneille, chantent du Gainsbourg ou du Reggiani, racontent leurs souvenirs et se frottent aux passants. Et la nuit semble soudain leur appartenir.



Home

Du 20 au 29 mai

Dans une résidence pour personnes âgées, un homme et deux femmes se côtoient sans vraiment se voir tandis que le temps passe lentement, inexorablement, en silence. Audacieux, drôle, émouvant, ce spectacle de Magrit Coulon est entièrement basé sur les gestes lents, hésitants, les mimiques qui semblent chercher ce qu'elles pourraient bien signifier. Entre réflexions hilarantes et moments bouleversants, voici un formidable spectacle sur ces oubliés du monde qui regardent s'écouler lentement leurs dernières années.

David Murgia et Ascanio Celestini chantent les broyés du capitalisme

Le Vif - 22 sep. 2020

Pour leur troisième spectacle ensemble, l'auteur et conteur italien Ascanio Celestini et le comédien belge David Murgia illuminent les invisibilisés de nos sociétés. Petits employés, SDF et migrants forment le peuple de Pueblo, en tournée.

La différence entre les voyeurs et les poètes quand ils sont à leur fenêtre? Les premiers regardent pour savoir ce que les font, les seconds l'imaginent. Il a raison d'insister sur cette différence David Murgia, reprenant ici les mots d'Ascanio Celestini. Dans le spectacle Pueblo, créé le week-end dernier dans les locaux du Festival de Liège et dès ce 23 septembre en tournée, le comédien volubile ouvre le rideau qui occulte son intérieur simple sur la ville qui s'étend sous son regard sous lui. C'est un petit monde qui s'agite dans son quotidien. Derrière la fenêtre d'une cuisine qu'on devine à peine, on imagine Léonore, la caissière de supermarché de l'autre côté de la ville qui ne compte pas ses "Bonne journée" adressés aux clients, venue rejoindre sa vieille mère dans leur petit appartement et de l'écouter lui raconter les exploits d'un paternel disparu. Il y a aussi Saïd, migrant, travaillant dans l'entrepôt derrière la grande surface. Et il y a surtout Dominique, qui habite le cabanon sur le parking du magasin, toujours prête à rendre service, rangeant les caddies contre les invendus. Elle en a bavé, mais elle vit!

Une réalité dure, donc, que ce "Jésus" chevelu, interpellant de son débit tendu mais précis son apôtre "Pierre", nous chante presque, au son de l'accordéon et du clavier de Philippe Orivel. Comme une célébration des broyés du capitalisme, celles et ceux qu'on n'entend jamais. Des parcours de vie compliqués, des injustices et des difficultés à s'accrocher à un système qui ne les considère de toute façon pas. C'est simple, on ne les voit plus dans nos existences pressées, et encore plus -contexte oblige- confinées. Le théâtre vient ici lever le voile jeté sur eux et les fait virevolter dans leur sagesse et leur solidarité, sans en effacer les aspérités.

David Murgia et Ascanio Celestini © Céline Chariot

Un duo qui se connaît bien

Car c'est bien là la force de ce que nous dit l'auteur-acteur italien Ascanio Celestini, représentant du théâtre-récit à la Dario Fo: ne pas transiger avec la réalité qu'il raconte, mais la poétiser avec talent et sans condescendance. Son verbe nous interpelle, son rythme nous tient en haleine dans ce flot de paroles dont on ne perd rien. Le chant aux invisibles comporte ses couplets, ses refrains, ses pauses: ce bruit des morts, venu du fond des océans et qui s'entend jusqu'au bout de l'univers.

C'est la troisième fois que Celestini confie à David Murgia son texte traduit en français avec la complicité de Patrick Bebi. Après le métaphorique Discours à la nation et le spatial (déjà!) Laïka, dont Pueblo se déguste comme une suite, on pourrait se dire "encore eux". Oui, encore eux! Avec la simplicité d'un dispositif scénique au service d'un récit simple et authentique, David Murgia nous cloue à notre fauteuil une fois de plus dans ce conte sur la précarité, concret et sans apitoiement.

Pueblo, écrit et mis en scène par Ascanio Celestini, avec David Murgia et Philippe Orivel.

Du 23 au 26 septembre au Théâtre royal de Namur, les 20 et 21 octobre à Mons (Mars), le 23 octobre au CC de Marche-en-Famenne, du 5 au 9 janvier au Théâtre National à Bruxelles, le 14 janvier à Verviers et les 22 et 23 janvier au Festival de Liège.

La différence entre les voyeurs et les poètes quand ils sont à leur fenêtre? Les premiers regardent pour savoir ce que les font, les seconds l'imaginent. Il a raison d'insister sur cette différence David Murgia, reprenant ici les mots d'Ascanio Celestini. Dans le spectacle Pueblo, créé le week-end dernier dans les locaux du Festival de Liège et dès ce 23 septembre en tournée, le comédien volubile ouvre le rideau qui occulte son intérieur simple sur la ville qui s'étend sous son regard sous lui. C'est un petit monde qui s'agite dans son quotidien. Derrière la fenêtre d'une cuisine qu'on devine à peine, on imagine Léonore, la caissière de supermarché de l'autre côté de la ville qui ne compte pas ses "Bonne journée" adressés aux clients, venue rejoindre sa vieille mère dans leur petit appartement et de l'écouter lui raconter les exploits d'un paternel disparu. Il y a aussi Saïd, migrant, travaillant dans l'entrepôt derrière la grande surface. Et il y a surtout Dominique, qui habite le cabanon sur le parking du magasin, toujours prête à rendre service, rangeant les caddies contre les invendus. Elle en a bavé, mais elle vit! Une réalité dure, donc, que ce "Jésus" chevelu, interpellant de son débit tendu mais précis son apôtre "Pierre", nous chante presque, au son de l'accordéon et du clavier de Philippe Orivel. Comme une célébration des broyés du capitalisme, celles et ceux qu'on n'entend jamais. Des parcours de vie compliqués, des injustices et des difficultés à s'accrocher à un système qui ne les considère de toute façon pas. C'est simple, on ne les voit plus dans nos existences pressées, et encore plus -contexte oblige- confinées. Le théâtre vient ici lever le voile jeté sur eux et les fait virevolter dans leur sagesse et leur solidarité, sans en effacer les aspérités. Un duo qui se connaît bien Car c'est bien là la force de ce que nous dit l'auteur-acteur italien Ascanio Celestini, représentant du théâtre-récit à la Dario Fo: ne pas transiger avec la réalité qu'il raconte, mais la poétiser avec talent et sans condescendance. Son verbe nous interpelle, son rythme nous tient en haleine dans ce flot de paroles dont on ne perd rien. Le chant aux invisibles comporte ses couplets, ses refrains, ses pauses: ce bruit des morts, venu du fond des océans et qui s'entend jusqu'au bout de l'univers. C'est la troisième fois que Celestini confie à David Murgia son texte traduit en français avec la complicité de Patrick Bebi. Après le métaphorique Discours à la nation et le spatial (déjà!) Laïka, dont Pueblo se déguste comme une suite, on pourrait se dire "encore eux". Oui, encore eux! Avec la simplicité d'un dispositif scénique au service d'un récit simple et authentique, David Murgia nous cloue à notre fauteuil une fois de plus dans ce conte sur la précarité, concret et sans apitoiement.

Nicolas Naizy

Futur proche et passé égyptien

Le musée de Mariemont prolonge son expo “Bye Bye Future!” et investit le site de Bois-du-Luc pour raconter l’implication des industriels belges dans l’Egypte d’hier.

Lancée fin janvier 2020, *Bye Bye Future!* a précocement fermé ses portes un mois et demi plus tard, pour cause de corona. Rouverte il y a quelques semaines, l’expo est maintenant prolongée jusqu’au 25 octobre. Et elle vaut incontestablement le coup d’œil, proposant des plastiques, des époques et des modes d’expression extrêmement divers. On peut par exemple s’attarder devant un écran où parle Arthur C. Clarke (1917-2008), futurologue et brillant écrivain de science-fiction, auteur de *2001: l’Odyssée de l’espace*. Mais aussi s’attarder devant des manuscrits anciens, admirer les fresques fantastiques de Didier Graffet ou la minutie des incroyables

céramiques de Fred Biesmans. Sans oublier les personnages rétrofuturistes de Stéphane Halleux.

Du rapport au temps, il en est aussi grandement question dans l’expo *Made in Belgium. Industriels belges en Egypte* que Mariemont organise sur l’impressionnant lieu de Bois-du-Luc et de son musée de la mine, proche de La Louvière. L’objet: raconter comment les entreprises belges, alors parmi les plus inventives et performantes du monde, ont investi leurs connaissances et technologies pendant plus d’un siècle en Egypte, de 1830 à 1952. Là, au cœur de la mère du panarabisme, des sociétés telles que Baume et Merpent, la Compagnie Centrale

de la Construction ou encore les Usines et Fonderies de Haïne-Saint-Pierre vont amener la modernité dans cette partie du Moyen-Orient. Via la construction de routes et de ponts mais aussi en installant ce qui est, à l’époque, une spécialité belge, c’est-à-dire l’établissement de lignes de trams et de chemins de fer. Jusqu’à l’indépendance égyptienne de 1952, des centaines d’ingénieurs et d’architectes belges – évidemment supportés par la main-d’œuvre locale – vont donner un autre visage socioéconomique au pays des pharaons. L’expo ne restitue pas seulement cette extraordinaire saga mais retient aussi que ces patrons, ingénieurs et concepteurs belges, fascinés par l’Egypte, en ont aussi ramené des reliques archéologiques, visibles à Bois-du-Luc. **i**

INFOS SUR WWW.COMUSEEBOISDULUC.BE ET WWW.MUSEE-MARIEMONT.BE



AGENDA

● Il restera peut-être quelques tickets pour le second spectacle de **Guillermo Guiz** intitulé *Au suivant!* et installé de manière un peu brusque et surprenante dans l’enceinte d’un auditoire de plus de 800 places, l’amphithéâtre Henri La Fontaine à l’ULB. Qui, normes corona faisant, devrait être occupé à moitié. D’ici le 12 octobre, c’est pratiquement plein mais on

peut tenter sa chance. Sinon, ce succès sent peut-être un futur passage à Forest... www.ttotheatre.com

● Autre humoriste en poupe, **Virginie Hocq** affiche déjà complet pour son nouveau show, *Ou presque*, au Théâtre Le Public du 20 au 30 septembre. Par contre, on peut encore réserver des places pour sa virée wallonne, qui commence début 2021, et

passé entre autres par Nivelles, Libramont, Charleroi, Wavre et Mons avant d’occuper le Cirque Royal le 7 mars et le Forum 10 jours plus tard. www.virginiehocq.be

● Buzz et gros budget pour **Away** sur Netflix ayant débuté sa diffusion de 10 épisodes ce 4 septembre. Soit Hilary Swank dans le rôle d’une astronaute commandant un équipage de quatre

autres scientifiques ayant accepté une mission de trois ans vers Mars. Pas loin d’être palpitant.

● Tradition que celle d’exposer dans le square Armand Steurs, dans la très centrale commune bruxelloise de Saint-Josse, des **sculptures monumentales** signées par une vingtaine d’artistes. C’est jusqu’au 28 septembre et accessible, gratuitement,

de 10 à 18 heures.

● Le Théâtre de Namur présente du 23 au 26 septembre **Pueblo**, deuxième volet d’une “trilogie des comptoirs”, écrite par l’Italien Ascanio Celestini. Des petites histoires fourmillantes récitées par le comédien David Murgia, accompagné de l’accordéoniste Philippe Orivel. www.theatredenamur.be